



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en crêpe, mantille en tulle brodé, des magasins de Mme Payan, rue Vivienne, n. 13.

Modes.

NOUVEAUX CACHEMIRE DES INDES.

L'inconstance et la variété nous ont paru jusqu'ici résumer l'existence de la mode. Mais voici qu'une grande autorité, une de ces autorités qui portent barbe au menton et renom de haute estime, vient nous dire aujourd'hui que la fugacité de la mode est un préjugé de province; que dans cette vie d'éphémère que nous menons depuis un quart de siècle, les systèmes politiques ne durent pas autant qu'une coupe de robe; que la forme d'un chapeau passe moins vite qu'un gouvernement de l'Amérique du Sud, etc., etc.

Voilà, certes, qui donne bien de l'importance à nos fantaisies, et nous serions tentées de nous croire grandies bien avantageusement dans l'opinion, si nous ne trouvions dans le même article la réflexion suivante, que nous devons croire émanée de quelque fâcheux cauchemar.

« L'œil de l'observateur doit constater un retour sensible vers le goût des toilettes dispendieuses; c'est surtout dans les modes de femmes que ce symptôme se révèle avec le caractère le plus effrayant pour l'avenir des ménages... » Charmante prophétie, à la vérité! prédiction bien utile à révéler à l'humanité matrimoniale, et tellement flatteuse pour nous, surtout, que nous ne croyons mieux prouver combien elle nous dispose à nous amender, qu'en

commençant dès aujourd'hui à annoncer une des plus grandes, des plus séduisantes, des plus admirables merveilles que le luxe asiatique ait jamais importées parmi nous !

Tous l'iront voir et tous seront surpris, ravis, extasiés. Vous-mêmes, grands philosophes et moralistes du siècle, vous-mêmes resterez ébahis, confondus, lorsque, entraînés dans ce magique salon où la simplicité n'est calculée que pour rehausser les richesses qu'il renferme, vous verrez se déployer, s'étendre, se draper devant vous des masses de cachemires, telles que nuls regards n'en ont encore aperçu, que nulle imagination ne peut s'en figurer l'excessive beauté. Ce ne sont point des cachemires semblables à ceux qui jadis faisaient obtenir les doux regards d'une austère beauté, ni les cachemires qui se couvraient d'or aux pompeuses époques de l'empire, ni les cachemires qui inspirèrent les malicieuses observations de l'Ermite de la Chaussée-d'Antin. Arrière ! oh ! bien arrière, tous ces débris d'une élégance qui nous apparaît aujourd'hui comme les restes dégénérés d'une célèbre et antique tribu ! Foulons aux pieds ces longues écharpes dont la trame est si faible, la nuance si pâle. Rejetons ces mesquines galeries où la palme s'entremêlait à la palme et était encore surmontée de palmes, unique, invariable dessin que l'on retrouvait partout mêlé de quelques œillets de Chine et de quelques arabesques du Japon. Ce que vous verrez là, dans ce curieux musée que nous vous annonçons, ne ressemble à rien de ce qui a été, et ne laisse plus aucune supériorité à atteindre dans tout ce qui sera. C'est le plus bel envoi que jamais les Indes aient fait dans aucune contrée ; c'est un immense assortiment de schalls sur lesquels se trouvent les nuances qui semblaient inexécutables jusqu'ici ; des tissus qui joignent à la souplesse une solidité, une perfection de travail admirable ; ce sont des dessins..... des dessins inexplicables, des dessins qu'il faut aller voir, car on ne peut les dire ; des dessins

qui vous saisissent de surprise, d'admiration, et qui feront s'écrier à plus d'un rebelle en élégance : Salut et gloire aux cachemires des magasins Sainte-Anne !

Voici tout ce que nous pouvons faire, messieurs les observateurs de mœurs et de coutumes, pour appuyer vos judicieuses observations sur notre tendance aux modes dispendieuses. Si l'avenir des ménages doit en frémir, c'est dommage sans doute ; mais, en attendant, c'est une bien belle chose, une bien séduisante chose que la collection des nouveaux cachemires de M. Delisle !

Maintenant, disons aux femmes qu'ainsi que pour les plus heureuses places du ciel, il y a beaucoup d'appelées à voir ces superbes nouveautés dont on compte rendre l'exposition publique : tous ceux qui apprécient cette intéressante branche de notre élégance pourront aller l'y admirer. C'est encore un hommage fait dans l'intérêt du luxe, des arts et du commerce, car nul doute que d'aussi précieux modèles offriront d'heureuses imitations, et il appartenait au caractère estimable de M. Delisle de livrer ainsi généreusement à l'industrie toutes les ressources qui peuvent lui être utiles.

— Des pélerines en organdi ont un large ourlet dans lequel est passé un ruban de couleur qui forme transparent et est de la même nuance que le nœud du cou et la ceinture. Ces pélerines sont doubles avec un collet rabattu, ce qui produit trois rangées d'ourlets, tous garnis d'une petite dentelle. Ce genre est simple et élégant.

— Nous avons vu un joli genre de bijoux portés par quelques femmes très-élégantes : ce sont trois camées ou médaillons, dont un fixe la cravate, l'autre se place au milieu du corsage, et le troisième retient sur le côté la ceinture, une montre, cassolette, etc. Ces trois attaches sont unies par une chaîne d'or ou d'émail, qui est assez longue pour retomber avec grâce ; elle se prolonge au bout du troisième médaillon de manière à retenir la

petite montre, et flotte un peu sur le jupon.

— On ne peut rien voir de plus élégant que le meuble en gros de Tours blanc, peint en fleurs de couleur, qui vient d'être confectionné pour M^{me} L....; les bois sont en palissandre incrusté en forme gothique, et les pieds des chaises cannelés en ivoire. La jardinière qui se trouve au milieu du petit salon auquel est destiné ce meuble, est dans le même style. La tenture est en gros de Tours plissé en tuyaux, et ornée de baguettes de palissandre incrusté qui forment une colonnade terminée en ogives vers le haut. Le parquet est en marqueterie de toutes couleurs de bois.

Une publication consacrée aux gens du monde, et qui renferme les plus piquans extraits de notre nouvelle littérature, nous a donné dernièrement une analyse des plaisirs de la Russie, qui semble prouver que dans ce pays il s'en faut de beaucoup que l'imagination soit sous l'influence glaciale de la température. Nous citerons ici ce morceau digne d'être distingué parmi tous ceux qui composent cette intéressante collection.

UNE SOIRÉE DE CAMPAGNE

EN RUSSIE.

Les longues allées des bois de Kamenai-Ostroff* retentissaient tour à tour des accords brillans du *Freischütz*, de la *Gazza*, d'*Othello*, d'*Obéron*. Le bruit d'un orchestre contrastait singulièrement avec le tableau qu'offrait cette mer de neige couverte d'arbres nus comme des mâts sans voile, solitude dont le silence, pendant plusieurs mois de l'année, n'est interrompu que par le croassement des corbeaux. Quelqu'un qui, alors, se serait trouvé par hasard dans cet endroit, aurait pu croire

* Ille aux environs de Saint-Petersbourg.

au sortilège. C'était le carnaval de la ville venant rendre hommage aux contrées champêtres, qui recueillent en été le beau monde de la capitale; le carnaval venant demander à la campagne de Pétersbourg des plaisirs auxquels la haute société ne peut prendre part au milieu de la ville.

Trois immenses traîneaux attelés de huit chevaux, et contenant chacun un orchestre, glissaient rapidement à travers le bois, en remorquant un groupe de petits traîneaux dans lesquels une ou deux personnes au plus trouvaient place. Cela ne ressemblait pas mal à de grands oiseaux aquatiques voguant avec leurs petits. Au milieu de ces couvées, perçaient bien des jolies figures de femmes, comme autant de fleurs qui semblaient éclore de dessous la neige. Bien des jeunes gens se penchaient vers elles, et, couverts de leurs fourrures, ressemblaient à des bélettes guettant leur proie. C'étaient des rires, des cris, des jabbotemens, une folie toute enfantine : la haute société jouait aux poupées.

Et vraiment elle devait se presser de faire provision de gaieté; car le grand carême en Russie est chose sérieuse. Pendant sept semaines, les théâtres restent fermés, les bals sont prohibés, et les jours gras, en Russie, meurent le dimanche.

Après avoir parcouru toutes ces îles qui sont formées par les divers bras de la Newa, et qui, dans la belle saison, ont un aspect enchanteur, l'essaim joyeux s'abattit au pied des montagnes de glace de l'île Krutowsky. Alors se renouvela, en petit, le spectacle que l'on a vu sur la grande Newa. La société en bibis, en gants blancs, en épaulettes et en cravates, remplaçait ici le monde au cou nu et à la barbe flottante. Mais les élégans de Pétersbourg déploient à ces jeux périlleux autant d'audace et autant d'adresse que l'homme du peuple; le sang russe bouillonne encore sous leurs vêtemens étrangers.

— Madame me fera-t-elle l'honneur de glisser avec moi? dit Vladimir, en s'approchant de Théodrine; car ils étaient

de cette partie. Et Théodorine se plaça timidement sur l'étroit traîneau devant Vladimir.

Le cœur de Théodorine battait vivement, mais ce n'était pas d'effroi. Elle était heureuse de livrer sa vie, ne fût-ce que pour quelques momens, à celui qui, à son insu, dirigeait déjà toute sa destinée.

Les dames russes acceptent des cavaliers pour les *glissades*, comme ailleurs on s'engage avec un danseur. Elles ont conservé à cet égard les habitudes du vieux tems et ne reculent point devant un genre de plaisir qui peut-être fait minauder la pruderie, cette fille hypocrite des cœurs corrompus. Puissent les femmes russes long-tems encore se livrer à un divertissement qui porte le sceau touchant de l'innocence primitive ! elles peuvent répondre au ricaner insultant : *Honni soit qui mal y pense*. Oui, honte à l'étranger qui ne comprendrait point ce qu'il y a de sacré dans les coutumes qui datent d'un tems où les mœurs n'avaient pas d'arrière-pensées ! honte à lui s'il n'est pas saisi de respect quand une dame russe dont il embrasse la main, lui donne sur la joue un baiser fraternel ! Cette noble coutume commence à se perdre dans la haute société de Russie. Je n'ose en tirer mes conclusions.

Après les *glissades*, vint un déjeuner dansant que donnait le propriétaire de l'une de ces charmantes maisons de campagne qui peuplent Krutowski. Le bal fut délirant ; on s'enivrait de danse, comme le criminel qui, la veille de l'exécution, prend du vin pour s'étourdir. On se dépêchait de s'amuser, car dans trente-six heures le carnaval allait expirer.

A la valse, franche et ronde comme le caractère allemand, succéda à plusieurs reprises la contredanse sautillante, sémilante, coquette et maniérée comme la grisette française ; la contredanse, qui a fait plus de chemin en Russie que n'en a fait la grande armée ; la contredanse, qui a envahi à tout jamais le territoire russe, en s'y

naturalisant, et qui s'est faite finnoise à Abo, russe à Pétersbourg et à Moscou, sibérienne à Irkoutsk, géorgienne à Tiflis et circassienne au Caucase.

Le galop fougueux et emporté fendit aussi à plusieurs reprises la foule joyeuse, et enfin commença la mazourka, cette reine des danses, que les Russes conquièrent sur la Pologne et qui est devenue une danse nationale en Russie.

La mazourka y a presque remplacé le cotillon, cette danse interminable qui ne finit qu'à la façon du combat de Rodrigues. De quadrille qu'elle était, la mazourka s'est élargie en cercles de trente à quarante paires, et a adopté toutes les figures qu'enfante journellement l'imagination capricieuse du cotillon ; mais elle a conservé son rythme électrisant, son pas caractéristique et son allure originale où se déploient si bien toute la grâce, toute l'énergie fougueuse communes aux races slaves.

Une trentaine de tête-à-tête s'étaient établis sur des chaises qui formaient les parois de cette arène dansante, au milieu de laquelle volaient en zigzags les paires que leur tour appelait à figurer. C'est ainsi que la mazourka se trouve être en même tems une danse active et passive.

Le plus grand nombre peut-être préfère les entr'actes à la pièce, et danse pour ne pas danser.

Quel attrait de se trouver deux au milieu de cent personnes, rapprochés, mariés, pour ainsi dire, pendant quelques momens, de par la loi du plaisir, qui autorise et légitime des unions auxquelles le plus souvent le hasard n'a pas présidé !

Alors le physique, ébranlé par un mouvement violent, rend haletant le moral. Un aveu tendre et indiscret remonte du cœur avec les flots du sang qui se précipitent vers la tête ; des bouquets tombent par mégarde d'un sein que soulève l'épuisement ; des paroles sont dites comme dans un accès de fièvre, écoutées comme la voix d'un rêve, ou parce que la fatigue condamne à un silence momentané. Puis la

danse arrache de nouveau à ce repos agité et plein d'hallucinations. La danse emporte dans son tourbillon une pensée de prudence, peut-être un cri de remords, et puis c'est à recommencer.

La danse russe ne ressemble à aucune danse nationale des autres pays. Elle est en même tems une danse, un drame et un roman ; elle est, pour ainsi dire, le résumé du caractère national, tour à tour gai et sérieux, concentré et s'épanchant volontiers au moyen de l'action mimique, faculté que les races slaves possèdent au plus haut degré. Cette danse a conservé toute la pudeur, toute la chasteté qui, d'antique origine, furent l'attribut des femmes slavo-russes ; point d'étreintes voluptueuses, point de mouvemens, d'entraînement désordonnés. La danse russe est, pour ainsi dire, un menuet du peuple, menuet plein de grâce et de dignité, mais plus animé, plus naturel et moins vide d'idées que l'ancien menuet français, qui se bornait à des poses et à des révérences apprêtées, mouchetées et fardées comme le costume de l'époque.

Voici cette danse, ce drame et ce roman :

Le couple commence par décrire un cercle, en glissant lentement et à petits pas, la femme appuyant légèrement la main sur l'épaule de son danseur, qui tient un chapeau, et tous deux saluent le public. Madame n'a pas encore donné la main, car il est incertain que son partenaire ait le bonheur de lui convenir. Arrivés au point du départ, tous deux figurent quelques momens vis-à-vis l'un de l'autre, en conservant toujours le pas moelleux et cadencé ; c'est un premier tête-à-tête, une causerie voilée. Peut-être s'est-on déjà compris ; mais la femme slavo-russe, comme toutes les femmes du monde, ne veut pas être sitôt devinée, elle s'éloigne, probablement pour être suivie ; ce qui ne manque pas d'arriver. Mais, vains efforts !

plus le cavalier paraît empressé, plus madame est insouciante et même cruelle : la main est refusée obstinément. Alors le jeune homme renonce au sentiment, il a recours à l'esprit. Il fait valoir ses avantages personnels dans un solo qui exige toute l'adresse et la souplesse de la danse cosaque. Madame paraît un peu touchée des efforts que l'amoureux fait pour plaire ; celui-ci croit déjà à un succès, et bondit vers elle. Le fat ! le conscrit ! arriver trop tôt, est tout aussi sot qu'arriver trop tard. Madame s'indigne, madame boude, et sa bouderie se décèle par mille petits gestes gracieux et coquets ; car madame est coquette : qu'on se rappelle que la danse slavo-russe résume le caractère national.

Le malheureux cherche à réparer sa maladresse par quelques agaceries respectueuses. Il fait un pas vers elle à droite ; madame se détourne précipitamment, et semble occupée de la manche de sa chemise. Il passe à gauche et effleure le bout de ses doigts ; madame retire la main avec fierté, mais elle fuit ; elle fuit, c'est bon signe, et le jeune homme commence à se former : il ne la quitte plus, et ses soins, sa constance obtiennent enfin la récompense méritée.

Victoire ! triomphe ! L'amant heureux figure quelques instans avec sa conquête ; il exprime tout son bonheur dans un solo d'une folle gaité, et puis il emmène d'un air fier et majestueux son aimable captive, qui, la tête penchée et l'œil baissé, ne lui donne plus de démentis.

Le Prince ELIM MESTCHERSKI.

Le Chaperon de Monseigneur.

Je vous raconterai une historiette que je trouve dans les romanciers du tems ; ce fut vers le règne de notre bien-aimé

Jean-le-Bon qu'elle arriva. Écoutez-moi ! je vais vous la traduire à ma guise.

Un jeune serf esclave était amoureux d'une jeune serve libre, vassale d'un autre seigneur que le sien... Mais je m'avise ! pour l'intelligence de l'histoire, je dois vous expliquer la différence qu'il y avait entre un serf libre et un serf esclave.

Un serf libre ! c'était un homme grandement privilégié ; son seigneur n'avait pas le droit de le vendre avec le domaine, ni de le céder, ni de l'échanger ; il ne pouvait le mener au marché, lui, sa femme, ni ses enfans, ni lui couper un doigt, ni un pied, ni une main ; il ne pouvait lui crever les yeux, ni le faire pendre selon son bon plaisir ; punitions qu'il infligeait à son gré au serf esclave. De plus, le serf libre n'était point attaché à la terre qu'il cultivait ; il habitait telle ou telle autre partie des possessions du maître qu'il lui plaisait, pourvu toutefois que, sans sa permission, il n'en dépassât pas les limites. Au reste, et comme tous les autres vilains, il était obligé aux travaux, corvées, servitudes et impôts qui devaient se payer sur le travail de ses mains, avant même qu'il n'en eût prélevé la portion nécessaire à ses besoins.

Dans cet état de choses, vous comprenez qu'entre fille et garçon de même âge, de même beauté, de même fortune, ou mieux, de même indigence, l'inégalité des conditions pouvait encore se glisser ; mais il n'importe, Iselle aimait Thierry, Thierry aimait Iselle : l'amour nivelait les rangs ; tous deux brûlaient de se marier.

J'ai dit qu'ils étaient serfs de deux seigneurs voisins ; l'esclave Thierry appartenait au sire de Boniaste, Iselle au seigneur de Simiane. Ces mariages, fréquens alors entre vilains de différens maîtres, se faisaient par un arrangement ordinairement facile ; car les nobles terriens, pour éviter tous différends à ce sujet, avaient fait entr'eux, et de bon accord, un certain tarif ; il portait :

« Attendu qu'un serf est la propriété

» du maître, au même titre que son
» bœuf, son cheval ou son chien, si un
» serf passe par mariage à un autre pro-
» priétaire, il sera remplacé par un autre
» serf de même âge, de même sexe, de
» même taille, de même force, de même
» beauté, que lui rendra le nouveau
» maître, etc., etc. »

Les deux amans espéraient donc voir combler leurs desirs, comme l'avaient été tant d'autres desirs semblables ; mais ils ignoraient qu'un grand obstacle existât.

Iselle était la plus belle fille de tout le canton ; elle plaisait fort à son seigneur, le sire de Simiane. Celui-ci, ne voulant point la laisser passer dans une autre seigneurie, offrait d'échanger le gars, et de les marier chez lui, le tout pour ne pas perdre son droit, celui que tout seigneur a sur toute nouvelle épousée.

D'autre part, le sire de Boniaste refusait obstinément de laisser aller son serf, et voulait payer l'échange de la belle serve ; car, il faut bien le dire, il était épris d'Iselle, et brûlait d'acquérir le joli droit.

En vain on parlementa, on ne parvint pas à s'accorder. Pourtant le sire de Boniaste, maître du gars, y mettait beaucoup du sien, puisqu'il offrait, en retour de la jeune fille, une autre serve semblable, autant qu'il se pourrait, et, de plus, un jeune et beau vilain à choisir dans tous ses domaines. Le sire de Simiane, chaussé de sa passion, ne voulut entendre à rien.

Voici donc nos deux amans en grande peine. Leurs supplications sont vaines, leurs douleurs méprisées ; leur mince pécule se dissipe à payer des neuvaines et des oraisons ; rien n'y fait ; la volonté des maîtres est inébranlable.

Las de prier, de gémir et de payer en vain, un jour ils s'avisent d'aller trouver une vieille femme, tant soit peu sorcière, ou tant soit peu inspirée : si la source de sa science est douteuse, son art n'en est pas moins certain. « Allez ! leur crie-t-elle d'aussi loin qu'elle les voit venir,

courez vers le roi ; il tient sa cour plénière ; il prête son aide aux faibles et donne audience à tous. » Avis qui flatte est toujours bon : les villageois se mirent en route.

Par malheur, les deux sires eurent vent de leur fuite ; et les deux intérêts se confondant en un seul, vite, sur leurs grands chevaux, et de bon accord, ils pourchassent leurs fugitifs. Les jeunes gens avaient de l'avance et couraient comme des amans poursuivis ; ils furent atteints pourtant, mais au moment où, harassés, épuisés, haletans, ils tombaient à genoux sur les marches du trône.

S'il vous étonne de les voir pénétrer aussi facilement jusque-là, c'est que vous ignorez peut-être qu'aux cours plénières, et pendant trois jours durant, le roi siégeait en plein air, sur son trône, la couronne en tête et le sceptre à la main, et que, devant son peuple et devant toute sa cour, il rendait la justice à tout venant.

Iselle, en pleurant, embrassait les pieds du roi, et Thierry disait : « Sire roi, secourez-moi ! Ils nous refusent le bonheur à tout jamais ! » Simiane disait : « Je veux ma vilaine. » Et Boniaste : « Cet esclave est le mien. »

Grand embarras pour le bon prince ; il était tout attendri. Que pouvait-il alléguer contre le droit des deux sires ? De vaines raisons ! A Simiane : « Je vous prie de céder la jeune fille... faites cela pour me plaire..... Le prix d'échange qu'on vous propose est plus que suffisant à la loi. » Le méchant sire répondait : « Aucune loi ne peut me forcer à échanger une vassale quelconque. Je refuse. »

Le roi se tournait vers la jeune fille et lui disait : « Ma mie, vous, vassale libre, vous voulez épouser un serf esclave ! pensez-y bien ! vous suivrez la condition de votre mari, vous serez esclave ; plus tard vous vous repentirez. » Celle-ci disait : Sire, je l'aime ! depuis ce tems je suis l'esclave d'un esclave ; je ne puis craindre d'engager ma liberté dès long-tems per-

due. » Et le roi se retournait vers les deux sires, et, par prières et par remontrances, les engageait tour à tour à céder ; mais eux, possédés d'un désir effréné, l'un d'acquiescer, l'autre de conserver, refusaient de se rendre à toute offre et à toute raison.

Enfin, dans ce débat on s'échauffa de part et d'autre, tellement que le sire de Simiane en vint à dire : « Je ne céderai jamais mon droit de vasselage sur cette femme ; je soutiens qu'elle est mon bien, ma propriété, et si le roi, mon seigneur et suzerain, me la veut contester, j'offre le combat à outrance contre tel chevalier qu'il lui siéra choisir.

— Ainsi soit fait ! s'écria le roi, courroucé d'une telle outrecuidance, je la conteste ! le sort des armes en décidera. » Puis, à son gendre : « Combattez le sire de Simiane, lui dit-il, et faites si vaillamment qu'il soit châtié de sa dureté et de son insolence. » Le brave champion du prince ne faillit point au commandement qu'il avait reçu ; le sire de Simiane fut rudement battu ; bref, terrassé dès la troisième passe, il fut obligé de demander merci, au bruit des huées et des moqueries.

Lors, le sire de Boniaste s'avança, requérant que la femme lui fût remise ; mais le roi : « Nenni, dit-il, par ma suzeraineté, mon arbitrage, et le bénéfice du combat, tous pouvoirs me sont acquis ; à moi seul, maintenant, appartient le droit du seigneur. »

Les barons et les chevaliers présens rirent dans leur barbe. « Quel grand roi nous avons ! se disaient-ils entr'eux, qui ne laisse aliéner aucun des droits de sa couronne.

« C'est à tort que vous pensez à mal, dit le prince qui les devina, car je nomme le sire du Beau-Fleuron, ici présent, mon lieutenant pour cette affaire ; il sera chargé de recueillir mon droit. » Et le sire du Beau-Fleuron, fort joyeux de l'aubaine, s'épanouissait à l'avance.

Mais le sire de Boniaste, se voyant enlever sans espoir une belle esclave qu'il

avait tant désirée, fut saisi d'un dépit jaloux, et, ramassant une poignée de terre qu'il jeta sur la tête de Thierry : « J'affranchis cet esclave, s'écria-t-il fièrement, afin que sa femme reste libre et puisse se racheter du droit!.. »

— S'il en est ainsi, dit le roi, je remercie le sire du Beau-Fleur, et le dispense d'exercer à ma place. »

Le sire du Beau-Fleur ne laissa pas d'en avoir du dépit, ce dit-on, d'autant plus que chacun en éclata de rire.

Le roi se contenta de la révérence, du baiser sur la joue et du bouquet de roses, qui suppléaient au droit. La belle Iselle reçut de sa main le chaperon de fleurs blanches, au lieu de la rose d'or, dite la bagatelle du beau sire. De plus, le roi, trouvant le seigneur de Boniaste tout amendé par la défaite de son voisin et par sa propre déconvenue, obtint de lui la cession des pouvoirs qu'il conservait sur le serf libre Thierry; il fit passer les nouveaux époux sur ses propres domaines, où il leur donna une maisonnette et des terres à cultiver. La reine les dota; tous les seigneurs de la cour, qu'ils avaient intéressés, s'empressèrent de leur faire largesses. Ils furent ainsi riches et heureux. L'on dit que, long-tems après, le mari conservait encore précieusement et montrait à tous le chaperon de monseigneur.

Par une Femme qui ne veut pas signer.

Littérature.

Marie de Médicis est à sa seconde édition. Cet ouvrage, rempli d'antiques et curieux souvenirs, embrasse une période

de trente années de notre histoire, que M. Lottin-Laval a su représenter avec l'intérêt d'un drame continué*.

— Des souvenirs plus récents, et qui datent en partie des premières années de l'empire, ont consolidé le succès de *Mon ami Norbert*, par M. de Mortonval. La seconde édition vient d'en être publiée chez Ambroise Dupont.

— Les *Mœurs, Contes et Nouvelles* forment un ouvrage posthume que nous a légué Victor Ducange, l'un de nos plus féconds appuis de la littérature romancière. Les drames de *Calas*, le *Joueur* et autres pièces à succès ont marqué le nom de Victor Ducange au théâtre aussi bien qu'à la librairie. L'ouvrage que nous annonçons est rempli de tableaux vrais, intéressans, d'esquisses de mœurs, dans lesquels on retrouve avec regret deux articles déjà publiés dans d'anciens ouvrages; mais la littérature est une spéculation comme toute autre chose, et il fallait remplir le volume.

L'EAU DE NINON DE LENCLOS réunit de plus en plus le suffrage du public et des premiers médecins de la capitale; elle donne une grande fraîcheur; raffermit la peau, la préserve des rides et de l'impression de l'air; elle est très-bonne pour nettoyer la peau de toute espèce de poussière; parfaite pour la barbe, les yeux et les dents. Cette Eau se vend au seul dépôt, rue du Helder, n° 1, chez M. Sellier-Meslin, à la Mère de Famille. Sur les étiquettes des flacons se trouvent les lettres des propriétaires, qui sont F. R. D. L., et l'adresse du dépôt, pour prévenir les contrefaçons, avec un prospectus. Demandez franco.—Les flacons sont de 3 fr. et 6 fr.

A ce Numéro est jointe la planche 1081.

* Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9f.—Départemens, 9f. 50 c.—Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE TROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

32, Juillet 1834.

N^o 1081.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en paille de riz. Robe en Organdy brodée en Soie. Ruban Echarpe.

Ayuntamiento de Madrid

Ass. G^o & J. Fuller N^o 2 Pall Mall London

Modes de Paris.

31 Juillet 1836.

N^o 1082.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Costume de Cavalier.

Habit en Velours, Pantalon en drap garni en Dain.

Ayuntamiento de Madrid